

## AVANT-PROPOS

Quel jour sommes-nous  
Nous sommes tous les jours  
Mon amie  
Nous sommes toute la vie  
Mon amour  
Nous nous aimons et nous vivons  
Nous vivons et nous nous aimons  
Et nous ne savons pas ce que c'est que la vie  
Et nous ne savons pas ce que c'est que le jour  
Et nous ne savons pas ce que c'est que l'amour.

Jacques Prévert, « Chanson » (*Paroles*, 1946).

En guise d'ouverture, cette parole poétique, qui dit l'amour en son mystère ; car le thème retenu cette année pour votre enseignement de français-philosophie n'est autre, en effet, que « l'amour ».

Peut-être la perspective de « parler d'amour » tout au long de cette année vous déconcerte-t-elle *a priori* : l'amour n'est-il pas de l'ordre de l'intime, et n'est-ce pas courir le risque de forcer les portes de cette sphère privée, voire de désacraliser l'amour que de le voir se faire objet d'étude ?

Il ne s'agira toutefois ni d'appréhender l'amour de façon purement conceptuelle, ni pour autant de prendre pour appui des expériences personnelles qu'il vous appartient de garder telles : nos réflexions s'ancreront constamment dans les textes du programme ; aussi bien, écrit A. Comte-Sponville, « penser par soi-même ce n'est pas penser tout seul ; c'est s'appuyer sur la pensée des autres, vivants ou morts, pour forger la sienne » ; et puissiez-vous cette année découvrir - ou bien achever de vous persuader - que c'est bien à chacun d'entre vous que veulent s'adresser Platon, Shakespeare, Stendhal.

Le présent recueil est destiné à vous accompagner dans la préparation des épreuves de français-philosophie des concours que vous allez passer. Vous y trouverez, outre les informations dont vous aurez besoin pour pouvoir affronter sereinement les exercices qui vous seront proposés, une quinzaine de textes, dont certains vous sont peut-être déjà familiers - dans la mesure où de « grands classiques » côtoient ici des textes un peu moins « attendus » dans vos copies de concours, mais dont la connaissance confèrera à ces dernières originalité et valeur ajoutée.

Un site internet vous est également dédié ; en voici l'adresse :

<https://lamourajulesferry.jimdofree.com>

Au cours de l'année, il vous donnera accès à un certain nombre de documents vous permettant de préparer et de prolonger le travail effectué en cours.

Bon courage à toutes et à tous !

Julie Sandler

# LES ÉPREUVES ÉCRITES DE FRANÇAIS-PHILOSOPHIE AUX CONCOURS

*Les informations figurant dans ce document sont susceptibles de changer : consultez les notices des concours pour les vérifier et les compléter, en fonction de vos projets personnels.*

## **CONCOURS ATS**

Résumé et dissertation sur programme ; durée : 3h ; coefficient 2 (total : 14).

## **BANQUE FILIÈRE PT**

Deux épreuves de français-philosophie

- › Français A : dissertation sur programme ; durée : 4h ; coefficient variable selon les écoles.
- › Français B : résumé et dissertation sur programme ; durée : 4h ; coefficient variable selon les écoles.

## **LES PRINCIPAUX CONCOURS DE LA FILIÈRE PSI**

### **CONCOURS COMMUNS POLYTECHNIQUES**

Résumé et dissertation sur programme ; durée : 4h ; coefficient 9 (total : 58).

### **E3A**

Dissertation sur programme ; durée : 3h ; coefficient variable selon les écoles.

### **CENTRALE-SUPELEC :**

Résumé (texte plus long que CCP) et dissertation sur programme ; durée : 4h ; coefficient 17 (total : 100).

### **MINES-PONTS :**

Dissertation sur programme ; durée : 3h ; coefficient 5 (total : 29).

### **X-ENS**

Dissertation sur programme ; durée : 4h ; coefficient 4 (total : 24).

# L'AMOUR : BIBLIOGRAPHIE, PISTES POUR APPROFONDIR SES CONNAISSANCES

**I Les œuvres du programme, à posséder et à connaître parfaitement (éditions utilisées au lycée Jules-Ferry) :**

- PLATON, *Le Banquet* (traduction de Luc Brisson), GF numéro 1598 (édition avec dossier).
- SHAKESPEARE, *Le Songe d'une nuit d'été* (traduction de Jean-Michel Déprats ; édition bilingue), Gallimard, « Folio théâtre » numéro 81.
- STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*, GF numéro 1424 (édition avec dossier).

NB : en ATS, seules les deux premières œuvres sont au programme.

**II Pour enrichir son vocabulaire :**

LEBRUN, C. et QUENNEHEN, Ch., *1000 mots pour réussir*, Belin, 2003.

**III Pour approfondir la connaissance du thème et accompagner ou prolonger la lecture des textes au programme :**

- *L'amour, textes choisis et présentés par Eric Blondel, GF, collection « Corpus », 1998.*

Les textes philosophiques et littéraire susceptibles de féconder votre réflexion sur l'amour sont innombrables ! Libre à vous, pour poursuivre le cours, de lire intégralement une ou plusieurs œuvres de votre choix, parmi celles évoquées en classe par exemple. Pensez aussi à exploiter les textes que vous avez lus ou étudiés en classe de terminale et se rattachant au sujet (cours sur le désir, la passion, etc.).

Vous n'aurez peut-être pas le temps cette année de lire beaucoup en dehors du programme imposé ; néanmoins, si vous souhaitez approfondir votre exploration de l'univers de l'un des trois auteurs du programme, exploitez les préfaces et dossiers inclus dans les éditions proposées, et lisez d'autres textes des mêmes auteurs. Par exemple :

- D'autres dialogues de Platon en rapport avec *Le Banquet* (*Phèdre*, *Apologie de Socrate*).
- D'autres pièces de Shakespeare où l'amour joue un rôle prépondérant (*Roméo et Juliette*, *Beaucoup de bruit pour rien*, etc.).
- D'autres romans de Stendhal.

**Des conseils de lecture complémentaires seront donnés au fil du cours, ainsi que d'autres références bibliographiques, discographiques, cinématographiques et sitographiques.**

\* \*  
\*

**L'AMOUR**

**TEXTES  
HORS PROGRAMME**

## PÉTRARQUE, CANZONIERE (vers 1335)

Traduit de l'italien par Yves Bonnefoy

*Le Canzoniere est un recueil de poèmes dédiés à Laure, bien-aimée et inspiratrice du poète.*

Aucune paix en moi, qui ne puis combattre,  
Je crains, espère, brûle, je suis de glace ;  
Je vole par le ciel et je gis sur terre,  
Je n'étreins rien, j'ai dans mes bras le monde.

Et celle qui m'emprisonne, elle ne m'ouvre  
Ni ne défait mes liens ni ne veut de moi.  
Ainsi me tue Amour, qui ne me libère,  
Ni ne me veut en vie, ni en repos.

Je vois sans yeux et sans bouche je crie,  
Je veux mourir mais appelle au secours,  
J'ai de moi haine, et d'elle, ah, quel amour !

Je broute la douleur, je ris en pleurs,  
Je déteste aussi bien la mort que la vie,  
Madame, je suis tel à cause de vous.

\* \*  
\*

## DESCARTES, *LES PASSIONS DE L'ÂME* (1649)

On peut, ce me semble, [...] distinguer l'amour par l'estime qu'on fait de ce qu'on aime à comparaison de soi-même ; car lorsqu'on estime l'objet de son amour moins que soi, on n'a pour lui qu'une simple affection ; lorsqu'on l'estime à l'égal de soi, cela se nomme amitié ; et lorsqu'on l'estime davantage, la passion qu'on a peut être nommée dévotion. Ainsi on peut avoir de l'affection pour une fleur, pour un oiseau, pour un cheval, mais, à moins que d'avoir l'esprit fort déréglé, on ne peut avoir de l'amitié que pour des hommes. Et ils sont tellement l'objet de cette passion, qu'il n'y a point d'homme si imparfait qu'on ne puisse avoir pour lui une amitié très parfaite lorsqu'on pense qu'on en est aimé et qu'on a l'âme véritablement noble et généreuse [...]. Pour ce qui est de la dévotion, son principal objet est sans doute la souveraine Divinité, à laquelle on ne saurait manquer d'être dévot lorsqu'on la connaît comme il faut ; mais on peut aussi avoir de la dévotion pour son prince, pour son pays, pour sa ville, et même pour un homme particulier, lorsqu'on l'estime beaucoup plus que soi. Or, la différence qui est entre ces trois sortes d'amour paraît principalement par leurs effets ; car, d'autant qu'en toutes on se considère comme joint et uni à la chose aimée, on est toujours prêt d'abandonner la moindre partie du tout qu'on compose avec elle pour conserver l'autre ; ce qui fait qu'en la simple affection l'on se préfère toujours à ce qu'on aime, et qu'au contraire en la dévotion l'on préfère tellement la chose aimée à soi-même qu'on ne craint pas de mourir pour la conserver. De quoi on a vu souvent des exemples en ceux qui se sont exposés à une mort certaine pour la défense de leur prince ou de leur ville, et même aussi quelquefois pour des personnes particulières auxquelles ils s'étaient dévoués.

\* \*

\*

## LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES (1664)

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

\*

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

\*

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

\*

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux; et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

\*

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

\*

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

\*

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

\*

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

\*

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent ; et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.



# RACINE, PHÈDRE (1677)

## ACTE I , scène 3 (extrait, vers 269-278)

*Dans cet extrait, Phèdre s'adresse à Oenone , sa nourrice et confidente.*

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée,  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,  
Athènes me montra mon superbe ennemi.  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,  
Je sentis tout mon corps et transir, et brûler.  
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

\* \*  
\*

## LA FONTAINE, *FABLES*, livre IX (1678)

### LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.  
L'un d'eux s'ennuyant au logis  
Fut assez fou pour entreprendre  
Un voyage en lointain pays.  
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?  
Voulez-vous quitter votre frère ?  
L'absence est le plus grand des maux :  
Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,  
Les dangers, les soins du voyage,  
Changent un peu votre courage.  
Encor si la saison s'avançait davantage !  
Attendez les zéphyr. Qui vous presse ? Un corbeau  
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.  
Je ne songerai plus que rencontre funeste,  
Que Faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :  
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,  
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?  
Ce discours ébranla le cœur  
De notre imprudent voyageur ;  
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :  
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;  
Je reviendrai dans peu conter de point en point  
Mes aventures à mon frère.  
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
Vous sera d'un plaisir extrême.  
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint ;  
Vous y croirez être vous-même.  
À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.  
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage  
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.  
L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,  
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie :  
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las,  
Les menteurs et traîtres appas.  
Le las était usé ! si bien que de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.  
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin  
 Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle  
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle  
 Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,  
 Semblait un forçat échappé.  
 Le vautour s'en allait le lier, quand des nues  
 Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.  
 Le Pigeon profita du conflit des voleurs,  
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,  
 Crut, pour ce coup, que ses malheurs  
 Finiraient par cette aventure ;  
 Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,  
 Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié  
 La volatile malheureuse,  
 Qui, maudissant sa curiosité,  
 Traînant l'aile et tirant le pié,  
 Demi-morte et demi-boiteuse,  
 Droit au logis s'en retourna.  
 Que bien, que mal, elle arriva  
 Sans autre aventure fâcheuse.  
 Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger  
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.  
 Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?  
 Que ce soit aux rives prochaines ;  
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
 Toujours divers, toujours nouveau ;  
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste ;  
 J'ai quelquefois aimé ! je n'aurais pas alors  
 Contre le Louvre et ses trésors,  
 Contre le firmament et sa voûte céleste,  
 Changé les bois, changé les lieux  
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
 De l'aimable et jeune Bergère  
 Pour qui, sous le fils de Cythère,  
 Je servis, engagé par mes premiers serments.  
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?  
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants  
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?  
 Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !  
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?  
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

## RACINE, CANTIQUES SPIRITUELS (1694)

### CANTIQUE III

Plainte d'un chrétien  
sur les contrariétés qu'il éprouve  
au dedans de lui-même

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi :  
L'un veut que plein d'amour pour toi  
Mon cœur te soit toujours fidèle.  
L'autre à tes volontés rebelle  
Me révolte contre ta loi.

L'un tout esprit, et tout céleste,  
veut qu'au ciel sans cesse attaché,  
Et des biens éternels touché,  
Je compte pour rien tout le reste ;  
Et l'autre par son poids funeste  
me tient vers la terre penché.

Hélas ! En guerre avec moi-même,  
Où pourrai-je trouver la paix ?  
Je veux, et n'accomplis jamais.  
Je veux, mais, ô misère extrême !  
Je ne fais pas le bien que j'aime,  
Et je fais le mal que je hais.

Ô grâce, ô rayon salutaire,  
Viens me mettre avec moi d'accord ;  
Et domptant par un doux effort  
Cet homme qui t'est si contraire,  
Fais ton esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.

\* \*  
\*

## BAUDELAIRE, *LES FLEURS DU MAL* (1857)

### À UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douleur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

\* \*  
\*

## FLAUBERT, L'EDUCATION SENTIMENTALE (1869)

*Le jeune Frédéric Moreau, venu de province poursuivre ses études à Paris, fait la rencontre, sur un bateau remontant la Seine de Paris à Nogent, d'une certaine Madame Arnoux, une femme mariée et beaucoup plus âgée que lui.*

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpaient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulait des larmes, venait de s'éveiller ; elle la prit sur ses genoux. « mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. » Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

Un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau, Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- Je vous remercie, monsieur.

Leurs yeux se rencontrèrent.

\* \*  
\*

## MARGUERITE YOURCENAR, NOUVELLES ORIENTALES (1938)

*La nouvelle Comment Wang-Fô fut sauvé, dont le texte qui suit constitue l'incipit, est contenue dans le recueil des Nouvelles orientales.*

Le vieux peintre Wang-Fô et son disciple Ling erraient le long des routes du royaume de Han.

Ils avançaient lentement, car Wang-Fô s'arrêtait la nuit pour contempler les astres, le jour pour regarder les libellules. Ils étaient peu chargés, car Wang-Fô aimait l'image des choses, et non les choses elles-mêmes, et nul objet au monde ne lui semblait digne d'être acquis, sauf des pinceaux, des pots de laque et d'encres de Chine, des rouleaux de soie et de papier de riz. Ils étaient pauvres, car Wang-Fô troquait ses peintures contre une ration de bouillie de millet et dédaignait les pièces d'argent. Son disciple Ling, pliant sous le poids d'un sac plein d'esquisses, courbait respectueusement le dos comme s'il portait la voûte céleste, car ce sac, aux yeux de Ling, était rempli de montagnes sous la neige, de fleuves au printemps, et du visage de la lune d'été.

Ling n'était pas né pour courir les routes aux côtés d'un vieil homme qui s'emparait de l'aurore et captait le crépuscule. Son père était changeur d'or ; sa mère était l'unique enfant d'un marchand de jade qui lui avait légué ses biens en la maudissant parce qu'elle n'était pas un fils. Ling avait grandi dans une maison d'où la richesse éliminait les hasards. Cette existence soigneusement calfeutrée l'avait rendu timide : il craignait les insectes, le tonnerre et le visage des morts. Quand il eut quinze ans, son père lui choisit une épouse et la prit très belle, car l'idée du bonheur qu'il procurait à son fils le consolait d'avoir atteint l'âge où la nuit sert à dormir. L'épouse de Ling était frêle comme un roseau, enfantine comme du lait, douce comme la salive, salée comme les larmes. Après les noces, les parents de Ling poussèrent la discrétion jusqu'à mourir, et leur fils resta seul dans sa maison peinte de cinabre, en compagnie de sa jeune femme, qui souriait sans cesse, et d'un prunier qui chaque printemps donnait des fleurs roses. Ling aima cette femme au cœur limpide comme on aime un miroir qui ne se ternirait pas, un talisman qui protégerait toujours. Il fréquentait les maisons de thé pour obéir à la mode et favorisait modérément les acrobates et les danseuses.

Une nuit, dans une taverne, il eut Wang-Fô pour compagnon de table. Le vieil homme avait bu pour se mettre en état de mieux peindre un ivrogne ; sa tête penchait de côté, comme il s'efforçait de mesurer la distance qui séparait sa main de sa tasse. L'alcool de riz déliait la langue de cet artisan taciturne, et Wang ce soir-là parlait comme si le silence était un mur, et les mots des couleurs destinées à le couvrir. Grâce à lui, Ling connut la beauté des faces de buveurs estompées par la fumée des boissons chaudes, la splendeur brune des viandes inégalement léchées par les coups de langue du feu, et l'exquise roseur des

taches de vin parsemant les nappes comme des pétales fanés. Un coup de vent creva la fenêtre ; l'averse entra dans la chambre. Wang-Fô se pencha pour faire admirer à Ling la zébrure livide de l'éclair, et Ling, émerveillé, cessa d'avoir peur de l'orage.

Ling paya l'écot du vieux peintre : comme Wang-Fô était sans argent et sans hôte, il lui offrit humblement un gîte. Ils firent route ensemble ; Ling tenait une lanterne ; sa lueur projetait dans les flaques des feux inattendus. Ce soir-là, Ling apprit avec surprise que les murs de sa maison n'étaient pas rouges, comme il l'avait cru, mais qu'ils avaient la couleur d'une orange prête à pourrir. Dans la cour, Wang-Fô remarqua la forme la forme délicate d'un arbuste, auquel personne n'avait prêté attention jusque là, et le compara à une jeune femme qui laisse sécher ses cheveux. Dans le couloir, il suivit avec ravissement la marche hésitante d'une fourmi le long des crevasses de la muraille, et l'horreur de Ling pour ces bestioles s'évanouit. Alors, comprenant que Wang-Fô venait de lui faire cadeau d'une âme et d'une perception neuves, Ling coucha respectueusement le vieillard dans la chambre où ses père et mère étaient morts.

Depuis des années, Wang-Fô rêvait de faire le portrait d'une princesse d'autrefois jouant du luth sous un saule. Aucune femme n'était assez irréaliste pour lui servir de modèle, mais Ling pouvait le faire, puisqu'il n'était pas une femme. Puis Wang-Fô parla de peindre un jeune prince tirant de l'arc au pied d'un grand cèdre. Aucun jeune homme du temps présent n'était assez irréel pour lui servir de modèle, mais Ling fit poser sa propre femme sous le prunier du jardin. Ensuite, Wang-Fô la peignit en costume de fée parmi les nuages du couchant, et la jeune femme pleura, car c'était un présage de mort. Depuis que Ling lui préférait les portraits que Wang-Fô faisait d'elle, son visage se flétrissait, comme la fleur en butte au vent chaud ou aux pluies d'été. Un matin, on la trouva pendue aux branches du prunier rose : les bouts de l'écharpe qui l'étranglait flottaient mêlés à sa chevelure ; elle paraissait plus mince encore que d'habitude, et pure comme les belles célébrées par les poètes des temps révolus. Wang-Fô la peignit une dernière fois, car il aimait cette teinte verte dont se recouvre la figure des morts. Son disciple Ling broyait les couleurs, et cette besogne exigeait tant d'application qu'il oubliait de verser des larmes.

Ling vendit successivement ses esclaves, ses jades et les poissons de sa fontaine pour procurer au maître des pots d'encre pourpre qui venaient d'Occident. Quand la maison fut vide, ils la quittèrent, et Ling ferma derrière lui la porte de son passé. Wang-Fô était las d'une ville où les visages n'avaient plus à lui apprendre aucun secret de laideur ou de beauté, et le maître et le disciple vagabondèrent ensemble sur les routes du royaume de Han.

\* \*  
\*



## ARAGON, LA DIANE FRANÇAISE (1944)

### IL N'Y A PAS D'AMOUR HEUREUX

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force  
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit  
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix  
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie  
Sa vie est un étrange et douloureux divorce  
Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes  
Qu'on avait habillés pour un autre destin  
À quoi peut leur servir de se lever matin  
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains  
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes  
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure  
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé  
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer  
Répétant après moi les mots que j'ai tressés  
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent  
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard  
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson  
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson  
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson  
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare  
Il n'y a pas d'amour heureux.

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri  
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs  
Il n'y a pas d'amour heureux  
Mais c'est notre amour à tous deux.

## ARAGON, AURÉLIEN (1945)

*Le texte qui suit constitue l'incipit du roman Aurélien.*

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui ou d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Qu'elle se fût appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait.

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

*Je demeurai longtemps errant dans Césarée...*

En général, les vers, lui... Mais celui-ci revenait et revenait. Pourquoi ? C'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Tout à fait indépendamment de l'histoire de Bérénice... l'autre, la vraie... D'ailleurs il ne se rappelait que dans ses grandes lignes cette romance, cette scie. Brune alors, la Bérénice de la tragédie. Césarée, c'est du côté d'Antioche, de Beyrouth. Territoire sous mandat. Assez moricaude même, des bracelets en veux-tu en voilà, et des tas de chichis, de voiles. Césarée... un beau nom pour une ville. Ou pour une femme. Un beau nom en tout cas. Césarée... *Je demeurai longtemps... je deviens gâteux.*

\* \*  
\*

## ARAGON, *LE ROMAN INACHEVÉ* (1956)

Il n'aurait fallu  
Qu'un moment de plus  
Pour que la mort vienne  
Mais une main nue  
Alors est venue  
Qui a pris la mienne

Qui donc a rendu  
Les couleurs perdues  
Aux jours aux semaines  
Sa réalité  
A l'immense été  
Des choses humaines

Moi qui frémissais  
Toujours je ne sais  
De quelle colère  
Deux bras ont suffi  
Pour faire à ma vie  
Un grand collier d'air

Rien qu'un mouvement  
Ce geste en dormant  
Léger qui me frôle  
Un souffle posé  
Moins une rosée  
Contre mon épaule

Un front qui s'appuie  
A moi dans la nuit  
Deux grands yeux ouverts  
Et tout m'a semblé  
Comme un champs de blé  
Dans cet univers

Un tendre jardin  
Dans l'herbe où soudain  
La verveine pousse  
Et mon cœur défunt  
Renaît au parfum  
Qui fait l'ombre douce

\* \*  
\*

## ALBERT COHEN, *BELLE DU SEIGNEUR* (1968)

*L'extrait romanesque qui suit évoque les débuts de la passion adultère qui lie Ariane et Solal, tous deux jeunes et beaux...*

Infatigables en leur duo, ils s'annonçaient qu'ils s'aimaient, et leurs pauvres paroles les enthousiasmaient. Accolés, ils souriaient ou à demi riaient de bonheur, s'entrebaisaient puis se détachaient pour s'annoncer la prodigieuse nouvelle, aussitôt scellée par le travail repris des lèvres et des langues en rageuse recherche. Lèvres et langues unies, langage de jeunesse.

Ô débuts, baisers des débuts, précipices de leurs destinées, ô les premiers baisers sur ce sofa d'austères générations disparues, péchés tatoués sur leurs lèvres, ô les yeux d'Ariane, ses yeux levés de sainte, ses yeux clos de croyante, sa langue ignorante soudain habile. Elle le repoussait pour le regarder, bouche restée ouverte après le baiser, pour le voir et le connaître, voir encore cet étranger, l'homme de sa vie. Ta femme, je suis ta femme, [...] balbutiait-elle, et s'il faisait mine de s'écarter, elle s'agrippait. Ne me quitte pas, balbutiait-elle, et ils buvaient à la vie. À leurs vies mêlées.

Ô débuts, ô baisers, ô plaisir de la femme à la bouche de l'homme, sucs de jeunesse, trêves soudaines, et ils se considéraient avec enthousiasme, se reconnaissaient, se donnaient furieusement des baisers fraternels sur les joues, sur le front, sur les mains. Dites, c'est Dieu, n'est-ce pas ? demandait-elle, égarée, souriante. Dites, vous m'aimez ? Dites, rien que moi, n'est-ce pas ? Aucune autre, n'est-ce pas ? demandait-elle, et elle donnait à sa voix des inflexions dorées pour lui plaire et être plus aimée, et elle baisait les mains de l'inconnu, puis touchait ses épaules et le repoussait pour le chérir d'une divine moue.

Ô débuts, nuit des premiers baisers. Elle voulait se détacher, aller là-haut, dans sa chambre, prendre des cadeaux et les lui apporter, mais comment le quitter, quitter ces yeux, ces lèvres sombres ? Il la prenait contre lui et parce qu'il la serrait et qu'elle avait mal, si bon d'avoir mal, elle lui disait une fois de plus qu'elle était sa femme. Ta femme, ta femme à toi, lui disait-elle, folle et glorieuse, tandis que dehors le rossignol continuait son imbécile délire. Bouleversée d'être sa femme, ses joues s'illuminaient de larmes, larmes sur ses joues qu'il baisait. Non, la bouche, disait-elle, donne, disait-elle, et leurs bouches s'unissaient en frénésie, et de nouveau elle reculait pour l'adorer. Mon archange, mon attrait mortel, lui disait-elle, et elle ne savait pas ce qu'elle disait, souriante, mélodramatique, de mauvais goût. Archange et attrait mortel tant que tu voudras, pensait-il, mais je n'oublie pas que cet archange et cet attrait mortel, c'est parce que trente-deux dents. Mais je t'adore, pensait-il aussitôt, et louées soient mes trente-deux dents.

## ALBERT COHEN, *CARNETS 1978 (1979)*

La première voie qui mène à la tendresse de pitié, seul possible amour du prochain, est ce que je nomme l'identification à l'autre. Lorsque je suis devant un frère humain, je le regarde et soudain je le connais, et soudain, étonnement, je lui ressemble, je suis lui, pareil à lui, son semblable. Il est en moi. C'est une transsubstantiation que je connais et que j'éprouve. Et parce que, en quelque sorte, je suis l'autre, je ne peux pas ne pas avoir pour lui, non certes l'amour que j'ai pour mes bien-aimés, mais une tendresse de connivence et de pitié. Ne me dites pas absurde, car ce que je dis est vérité, une vérité ressentie par moi, tant de fois ressentie.

Quelle est cette étrange tendresse de pitié lorsque j'imagine Pierre Laval dans sa prison ? Je l'imagine, je le connais et je deviens étonnement lui, pauvre méchant avide d'éphémère puissance. Oui, il a été chef de la milice et serviteur des nazis, oui, il a fait du mal à mes frères juifs, et il a fait peur à ma mère, et il a envoyé à la mort des enfants coupables d'être nés de mon peuple. Oui, au temps où il était puissant et malfaisant, il méritait la mort, une mort rapide et sans souffrance. Mais maintenant il est abandonné de tous et honni, il est dans une prison, et il va être jugé. Je l'imagine, et je le vois, et je suis lui soudain. Je le vois en sa cellule de prison, et il a mal, il a mal dans l'asthme de sa poitrine et, en quelque singulière sorte, de ma poitrine. Il souffre et je le vois vaincu. Je vois son visage défait, son visage malade et avili d'homme perdu, et qui le sait. Je le connais, et je suis lui par l'étrangeté d'identification. Je suis lui, et il n'est plus un ancien ministre, mais un malheureux et moi-même, et soudain j'ai mal que le prisonnier Laval ait mal, étendu à plat ventre sur le ciment de sa cellule dépourvue de sièges, étendu à feuilleter le dossier de son procès. Il est vaincu, l'ancien victorieux, allongé sur la dure froideur du sol, pauvre canaille en malheur, triste lamentable canaille allongée à fiévreusement feuilleter son dossier, et il a mal dans sa poitrine, étendu à plat ventre, étendu à écrire des notes pour sa défense, dans l'espoir désespéré qu'on ne le tuera pas. Et soudain, de peur urinant des gouttes, il sait qu'on le tuera, lui, l'ancien petit enfant Pierre, l'ancien victorieux ministre à blanche cravate. Ô l'aigu de sa douleur, douleur de pauvre méchant et de prochain mort, devenu méchant par ridicule soif de puissance. Ô son malheur transpirant sur le ciment de la cellule, et il est seul en sa cellule, seul sans sa femme et sans sa fille qu'il aimait, seul en son malheur, et de tous honni. Oui, je suis étonnement lui soudain, lui fouillant, maladroitement fouillant dans le dossier de son procès, hâtivement fouillant afin de trouver des arguments pour ne pas mourir, arguments qu'il sait inutiles. Comment ne pas pardonner à ce malheureux soudain si proche, soudain mon semblable ? Comment alors ne pas pardonner le mal de peur que cette canaille a fait à ma mère, ma douce cardiaque, jour et nuit épouvantée pendant les années d'occupation allemande, épouvantée par les miliciens de Laval, un coup de sang dans sa poitrine à chaque coup frappé à la porte. Et reverrai-je mon fils ? pensait ma mère, la nuit, dans son lit et sa peur.

## JULIEN GREEN, FRÈRE FRANÇOIS (1983)

Dans *Frère François*, Julien Green fait le récit de la vie de saint François d'Assise. Le texte qui suit, extrait du chapitre « Histoire d'amour », relate la rencontre entre François et la jeune fille qui devait fonder l'ordre des clarisses, et devenir sainte Claire.

Alors que François prêchait dans la cathédrale de San Rufino, il ne se doutait pas qu'une toute jeune fille de dix-sept ans, accompagnée de sa mère et de sa sœur, écoutait passionnément le grand séducteur d'âmes qui parlait de l'amour de Dieu. Il n'était pas ce qu'on appelle beau et se trouvait de douze ans plus âgé qu'elle, mais cela n'avait pas d'importance, car, aussi belle qu'une fille peut l'être, elle recevait chacune de ses paroles avec une indescriptible émotion, parce qu'il l'arrachait à elle-même. Avec lui, elle tombait amoureuse de l'Amour et comment séparer de l'Amour l'amour du messager de l'Amour ? Se confondaient-ils ? Nous n'avons reçu qu'un seul cœur pour aimer Dieu et ses créatures. On lui eût dit qu'elle était amoureuse de François, elle eût été horrifiée et n'eût pas compris, mais, rentrée chez elle, la voix véhémement et douce la suivait, prêchant la pénitence, le mépris des richesses, la mortification de la chair.

Pas plus que lui, elle ne pouvait se défendre d'aimer. C'était leur nature à l'un comme à l'autre, mais pour la première fois elle venait de l'entendre exalter l'Amour et il lui révélait que leur passion était la même : le désir infini de s'unir à Dieu. [...]

Nous savons parfaitement ce que pensait François des femmes après sa conversion. Dire qu'il évitait de les voir est faible. Il interdisait à ses frères de leur adresser la parole et, quant à lui, il les séparait tout bonnement de son univers, ce qui, par parenthèse, nous permet de deviner à quel point elles avaient dû le fasciner. Simplement, il redoutait leur présence.

Or la jeune Claire, sous la menace grandissante d'un mariage dont la seule idée lui faisait horreur, voulait de toutes ses forces demander conseil et ouvrir son cœur à ce frère qui parlait si admirablement du Christ. Avec l'obstination des élus, elle décida qu'elle irait vers lui coûte que coûte - et secrètement, non pas seule toutefois, mais accompagnée d'une parente de tout repos : *madonna Buona di Gualfuccio*.

De son côté, François, instruit de ces dispositions par Rufin qui servait d'intermédiaire, accorda un rendez-vous. Un frère à l'âme des plus limpides, Philippe le Long, fut choisi pour assister à l'entretien. Où cela ? Dans les bois ? L'hypothèse n'est pas à exclure, puisqu'on voulait que la famille ne sût rien.

Que de précautions ! Sans vouloir rien insinuer, on ne peut empêcher que flotte dans notre mémoire des souvenirs de romans d'amour de ces temps où les dehors de la respectabilité veillent comme des dragons sur les premiers élans permis. Passons hardiment les bornes : et s'il s'agissait précisément de cela ? D'amour. D'amour mystique. Deux âmes volant l'une vers l'autre par-delà les exigences de la chair.

\* \*  
\*

# LE RESUMÉ : CONSEILS MÉTHODOLOGIQUES

\*\*\*

Plusieurs concours proposent un résumé (ou contraction de texte), première partie d'une épreuve qui dure trois ou quatre heures et qui comporte aussi une dissertation.

\*

## PREPARATION DU RESUME

- Observer le **paratexte** (nom de l'auteur, titre de la revue ou de l'ouvrage, date, etc.).
- Effectuer une première lecture (plusieurs si besoin) pour repérer le **thème** du texte, la **thèse** de l'auteur, le mode d'**énonciation**, les **temps et modes verbaux** utilisés, le **ton** du texte.
- Dégager la structure du texte (en utilisant des crayons de couleurs pour souligner, entourer, etc. !):
- Repérer les idées majeures du texte.
- Identifier la nature des liaisons entre les éléments principaux (addition, opposition, cause, etc.)
- Repérer les connecteurs (« d'abord », « ainsi », « par conséquent », « donc », « de plus ») et les phrases d'annonce et de transition.
- Distinguer l'essentiel du secondaire (notamment les exemples qui ne servent qu'à illustrer, qui ne devront pas être conservés dans le résumé) ; un exemple qui a valeur d'argument devra être conservé.
- Noter au brouillon le **plan** du texte, qui sera celui du résumé.

## REDACTION DU RESUME (d'abord au brouillon...)

### Principes de base :

- « Contracter » le texte en respectant le mode d'énonciation, le ton, le niveau de langue, l'ordre des idées, l'équilibre des parties.
- Ne pas recopier les phrases du texte avec les mêmes mots, mais les **reformuler** (toutefois, garder les mots-clés qui n'ont pas d'équivalent).
- Résumer le texte par unité de sens ; le nombre de paragraphes du résumé doit refléter la structure logique du texte original.

### Quelques techniques de réduction à appliquer :

- > Remplacer une énumération par un terme générique (« les journaux, la radio, la télévision » : « les médias »).
- > Remplacer une expression par un mot (« une ville où se rencontrent de multiples nationalités » : « une ville cosmopolite »).
- > Remplacer un lien cause / conséquence par deux points.
- > Remplacer un verbe négatif par un verbe affirmatif (« il n'a pas accepté de partir » : « il a refusé de partir »).

### **CORRECTION / AMELIORATION DU RESUME**

- Veiller à la **clarté** et à la **correction** de la langue (orthographe, syntaxe) ; éviter les phrases trop longues.
- **Calibrer** le texte pour **respecter** le nombre de mots imposé (marge de + ou - 10%).
- Ne pas oublier d'effectuer une ultime **relecture** !

### **CONSEILS POUR GÉRER SON TEMPS (1h30 environ)**

- Premières lectures / repérages divers : 20 / 25 min.
- Rédaction du premier jet au brouillon : 30 min.
- Correction, amélioration : 15 / 20 min.
- Rédaction au propre : 15 min.
- Relecture : 5 min.

\* \*  
\*



# TEXTES POUR S'ENTRAÎNER AU RESUMÉ

\*\*\*

## TEXTE 1

*Vous résumerez le texte en 40 mots (plus ou moins 10%).*

Celui qui veut être aimé ne désire pas l'asservissement de l'être aimé. Il ne tient pas à devenir l'objet d'une passion débordante et mécanique. Il ne veut pas posséder un automatisme, et si on veut l'humilier, il suffit de lui représenter la passion de l'être aimé comme le résultat d'un déterminisme psychologique : l'amant se sentira dévalorisé dans son amour et dans son être. Si Tristan et Iseut sont affolés par un philtre, ils intéressent moins ; et il arrive qu'un asservissement total de l'être aimé tue l'amour de l'amant. Le but est dépassé : l'amant se retrouve seul si l'aimé s'est transformé en automate. Ainsi l'amant ne désire-t-il pas posséder l'aimé comme on possède une chose. Il réclame un type spécial d'appropriation. Il veut posséder une liberté comme liberté.

Mais, d'autre part, il ne saurait se satisfaire de cette forme éminente de la liberté qu'est l'engagement libre et volontaire. Qui se contenterait d'un amour qui se donnerait comme pure fidélité à la foi jurée ? Qui donc accepterait de s'entendre dire : « Je vous aime parce que je me suis librement engagé à vous aimer et que je ne veux pas me dédire ; je vous aime par fidélité à moi-même » ? Ainsi l'amant demande le serment et s'irrite du serment. Il veut être aimé par une liberté et réclame que cette liberté comme liberté ne soit plus libre. Il veut à la fois que la liberté de l'autre se détermine elle-même à devenir amour - et cela, non point seulement au commencement de l'aventure mais à chaque instant - et à la fois que cette liberté soit captivée *par elle-même*, qu'elle se retourne sur elle-même, comme dans la folie, comme dans le rêve, pour vouloir sa captivité. Et cette captivité doit être démission libre et enchaînée à la fois entre nos mains.

Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le Néant*, 1943.

\*

## TEXTE 2

*Vous résumerez le texte en 100 mots (plus ou moins 10%).*

L'histoire d'amour universelle raconte toujours le même événement : la naissance du sentiment amoureux. Cette délicieuse émotion qui pousse à sortir de soi, à s'arracher de son monde pour partir à la recherche de l'objet parfait, donc idéal. Cette émotion nous conduit à tenter l'aventure : « Par hasard, elle était là, ce soir, prête à la rencontre dès le premier regard. »

Alors se déroule l'histoire d'amour, toujours la même, celle qui organise les séquences du scénario : la rencontre, l'émotion par le regard, la danse interactionnelle

des premières paroles et des tout premiers gestes. Le jeu de l'approche et de la séduction, de la synchronisation des désirs et de la suggestion des engagements. L'émoi infiltre de sensualité le moindre geste, la moindre parole, le plus petit mouvement d'étoffe ou de chevelure, l'infime tremblement de la voix ou le clignement des yeux. Transfiguration du banal, la moindre stimulation devient sensuelle.

Une fois que les corps sont présents, il faut présenter les âmes : on se raconte son histoire, ce qui permet de dire comment on aime, comment on craint, et de suggérer comment il va falloir se coordonner autour de cette manière de vivre.

L'interpénétration sensorielle, l'extase croisée des amoureux réalise un autre mode de connaissance : il n'est plus possible de percevoir son partenaire comme lors d'une observation à distance. Désormais la perception fusionnelle de l'autre en soi nous révèle.

Il faut que l'histoire d'amour finisse mal : par la mort ou par le mariage ! La mort permet aux histoires d'amour de ne plus en parler et le mariage remplace l'histoire d'amour dans son contexte social. Car auparavant, la fusion amoureuse avait créé un monde clos, une échappée en territoire privé. L'effet subversif de l'histoire d'amour met les amoureux hors la loi, mais pas opposés à la loi. Sa marginalité discrète suscite l'envie des gens normaux, toujours fascinés par les déviants et les pervers.

Le flash amoureux déjà s'éteint. On garde en soi le souvenir de l'extase, la nostalgie du bel objet perdu qui n'a duré que quelques mois. L'apaisement sensoriel nous permet alors d'ouvrir les yeux sur le réel et sur le social qui, doucement, prennent leur revanche et nous imposent leurs contraintes. Dès que le couple amoureux pactise avec le réel, l'histoire d'amour se termine par le rituel : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. » Il faudrait y ajouter : « Ils s'inscrivirent aux allocations familiales et firent à la caisse d'épargne un emprunt avantageux à faible taux d'intérêt. » Le réel a repris la parole : terminée l'histoire d'amour.

Le réel a rétracté l'extase. L'amour passion doit flamber dans l'idéal, dans l'émotion tombée du ciel, dans la trace réveillée par l'autre. Il faut que l'amour passion soit passif, car toute action introduirait le travail et le réel désenchanté. Alors on se promène, on soupire, on attend, on regarde, on est bien là, immobiles, ensemble, fusionnés, car dans l'amour passion, « le seul objet possible est le je lui-même ».

le moment amoureux transfigure le banal, mais tout apaisement de l'extase laisse apparaître un réel sans âme : la famille et ses contraintes, la société et ses règles. Le réel et ses lois deviennent précurseurs, empêcheurs d'extase. Si l'on veut s'enivrer encore un peu, garder en soi le sentiment merveilleux d'élévation<sup>1</sup> désincarnée, il faut se coucher, se concentrer sur la flamme vacillante du plaisir amoureux, et attendre la mort.

Boris CYRULNIK, *Sous le signe du lien*, 1989.

\*

---

1 Néologisme formé sur le latin *elatio*, « élévation, accroissement, hauteur d'âme ».

### TEXTE 3

*Vous résumerez le texte en 60 mots (plus ou moins 10%).*

La grande affaire, c'est bien sûr d'aimer. Et d'être aimé ? Soit. Mais parce que nous aimons ça. Rien ne vaut pour nous - fût-ce l'amour reçu - qu'à proportion de l'amour que nous lui portons. La vie ? Elle ne vaut que pour qui l'aime. La justice ? La fraternité ? Elles ne sont rien pour qui s'en moque. L'amour n'est pas seulement la valeur suprême. Il est aussi la condition de toutes les autres : lui seul donne de la valeur à ce qui est (le réel), et même à ce qui n'est pas (l'idéal). Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoûtez pas les autres.

Comment se fait-il, sur un si beau sujet, que les philosophes soient si souvent décevants ? Plusieurs donnent le sentiment de ne le connaître que par oui-dire, ou d'être contre, ou de ne célébrer qu'un amour impossible, dont nul d'ailleurs ne voudrait si nous en étions capables ! Mais ce n'est pas le cas de tous, ni des plus grands. Ceux-là nous éclairent, au contraire, sur la joie et la difficulté d'aimer, sur nos illusions ou désillusions amoureuses, sur la force et les limites du désir sexuel, sur la violence de la passion, sur la douceur des couples, quand ils sont heureux, sur leur douleur, lorsqu'ils se déchirent, sur leur lourdeur, lorsqu'ils s'ennuient...

Il n'y a pas d'amour heureux, ni de bonheur sans amour. Voilà ce que la vie nous apprend et qu'il faut essayer de comprendre. Les philosophes nous y aident, du moins les meilleurs d'entre eux, lorsqu'ils ne sont pas trop prisonniers de leurs croyances, de leurs préjugés, de leur pudibonderie, de leurs peurs peut-être... La philosophie n'est pas une garantie contre la sottise. Quelle haine du sexe, chez saint Augustin, quelle misogynie, chez Kant, Schopenhauer ou Nietzsche [...], quelle méconnaissance, chez presque tous, de ce qu'est la vie réelle et sensuelle d'un couple heureux ! Philosophie de célibataires, de puceaux ou de peine-à-jour, du moins c'est ce qu'il m'est arrivé de penser, les lisant, ou de pester. Heureusement qu'il y a Platon et Lucrèce, Montaigne et Descartes, Aristote et Spinoza ! Cela n'empêche pas les autres d'être éclairants, dérangeants, décapants, profonds. C'est à quoi on reconnaît le génie : même ses errements donnent à penser. Kant, sur la sexualité, est plus perspicace que plusieurs de nos sexologues, comme Rousseau sur la passion ou Schopenhauer sur le couple... Tous nous aident à réfléchir, c'est leur fonction de philosophes, et à penser - y compris contre eux - par nous-mêmes. [...] Penser par soi-même, ce n'est pas penser tout seul ; c'est s'appuyer sur la pensée des autres, vivants ou morts, pour forger la sienne.

André COMTE-SPONVILLE, préface à *L'Amour* (Catherine MERRIEN, 2010).

\*

## TEXTE 4

*Vous résumerez le texte en 150 mots (plus ou moins 10%).*

Nos existences ont une source secrète. Celle-ci nous donne l'énergie de vivre, d'aller vers le monde et les autres. Depuis Platon, des philosophes ont tenté de l'identifier. Selon eux, il s'agit de l'amour. En aimant, nous tendons vers un but, nous aspirons à un idéal, nous nous élevons vers un absolu. Notre vie ne consiste plus seulement à accomplir des tâches utiles, ne se disperse plus en vains divertissements. Elle se rassemble en une fin unique et désirable. La philosophie n'est-elle pas amour de la sagesse, tension affective vers la connaissance et la sérénité ? L'amour et le désir constituent le premier moteur de notre existence, dans tous les domaines. Ce sont eux qui éveillent notre curiosité, notre ténacité à chercher, qui nous poussent et nous orientent vers le dépassement de nous-mêmes.

Mais cet éloge philosophique de l'amour va-t-il assez loin ? Dit-il vraiment le dernier mot sur l'origine de notre appétit de vivre ? Il semble qu'il existe un moteur plus profond encore que le désir d'aimer. Car ce dernier dépend peut-être de quelque chose que l'on contrôle encore moins que l'amour, car il ne dépend pas de nous : du fait même d'être aimé. Sans l'amour que nous recevons, comment imaginer ressentir à notre tour cet élan vers autrui ? L'enfant qui n'a pas été aimé par ses parents, la personne qui n'a jamais senti sur elle un regard tendre, ou même l'individu que personne ne remarque ni n'estime ne sont-ils pas des mutilés affectifs ? Les psychologues ont tenté de montrer qu'une personnalité ne pouvait se développer harmonieusement sans source d'amour. Avant le désir de donner de l'amour, il y aurait donc, archaïque, déchirant et crucial, le besoin d'être aimé. Mais ce besoin d'amour lui-même n'a rien d'évident. Il se présente en effet sous la forme d'une antinomie. Voyons.

Le besoin d'être aimé n'a pas uniquement des fondements biologiques, neuronaux ou éducatifs. Il comporte une dimension métaphysique. René Descartes, au XVIIe siècle, pouvait bien encore imaginer l'homme découvrir la vérité sur lui-même et le monde de manière totalement solitaire, comme si personne d'autre n'existait. Mais depuis le XIXe siècle, plusieurs philosophes ont montré que je ne pouvais avoir conscience de moi-même qu'en affrontant un regard extérieur. C'est d'abord à partir d'autrui que je peux me situer et me définir. Or cette prise de conscience de soi-même passe aussi par l'amour. C'est ce qu'a affirmé Martin Buber. En 1923, ce penseur autrichien (puis israélien), très inspiré par la mystique juive, a publié un livre singulier intitulé *Je et Tu*. Il montre, à partir d'une analyse des pronoms personnels, que, lorsque je dis « je », je dirige mon attention vers deux réalités bien distinctes. Soit je désigne en face de moi un « cela », c'est-à-dire une chose du monde. Soit je m'adresse à une autre personne, à un « tu ». Or c'est très différent, car une chose est toujours à sa place, tandis qu'un autre moi, un *alter ego*, « remplit l'horizon ». Sa présence, son regard sur moi débordent, me prennent dans leur tourbillon et transforment la tranquille relation entre moi et le monde en relation. La seule chose que l'on puisse dire du Tu est qu'il « vient à ma rencontre », écrit encore Buber. Bref, c'est en grande partie l'amour de l'autre qui me constitue, pas seulement dans mon identité affective et psychologique, mais en tant que personne : « L'homme devient un Je au contact du Tu. » Le besoin d'être aimé, pour lui, dépasse d'ailleurs la seule sphère maternelle ou familiale pour atteindre un stade métaphysique, voire mystique. Ce « besoin de la relation » est ainsi un fait tellement « primitif » qu'avant même de « percevoir des choses isolées, le vague regard de l'enfant cherche dans l'espace incompréhensible on ne sait quoi d'indéfini ». Ce regard,

selon Buber, est « l'instinct qui fait d'une certaine chose un Tu ». Ces pages sont aujourd'hui confirmées par les plus matérialistes des neuroscientifiques. Selon eux, les bébés ne survivent qu'en fonction de l'attention accordée par leurs parents.

Cependant, n'est-il pas tout aussi indispensable de prendre le risque de ne pas être aimé ? Voire d'être haï ? Comment devenir autonome, vraiment libre, adulte enfin, si je me montre incapable de résister à ce besoin d'amour et de briser la dépendance vis-à-vis de celui qui me couve ? Pour devenir soi-même, il est fondamental de savoir aller contre le désir de celui qui nous aime et de nous en détacher afin de ne pas en rester prisonnier. C'est le cas de l'enfant qui apprend à se détacher de sa mère. C'est le cas de l'adolescent qui met à l'épreuve l'amour parental, et de l'adulte lors des ruptures amoureuses.

Être quelqu'un, c'est déployer une forme de fierté à ne pas quémander l'amour d'autrui, à ne pas, ensuite, en dépendre. C'est avoir le courage d'affronter l'inimitié. C'est surtout ne pas toujours chercher l'approbation, le sourire, l'affection des autres. Cette posture est d'autant plus exigeante qu'elle emprunte les habits de l'orgueil ou du dédain, qu'elle n'est pas faite pour plaire. Elle n'est cependant pas juste une pose, car elle se fonde sur de solides principes philosophiques. Épictète, penseur stoïcien, avance que nous ne devons dépendre, si nous voulons vivre sereinement, d'aucun événement venant de l'extérieur. Nous n'avons pas à nous affecter des vexations, des malveillances, ni, inversement, de l'admiration ou de l'affection d'autrui, car nous n'avons aucune prise sur elles. « *Souviens-toi toujours de ce qui est à toi et de ce qui est aux autres, et tu n'éprouveras aucun trouble* », conseille-t-il dans ses *Entretiens*. Construire une personnalité forte ne dépend que de nous-mêmes : « *Si tu veux quelque bien, tire-le de toi-même* », rappelle-t-il encore. Aujourd'hui, à l'ère de l'e-réputation, rester soi-même consiste à prendre le risque de ne pas être « liké » sur les réseaux sociaux. Certains déploient une certaine coquetterie à ne pas se montrer aimables. Au moins, ils ne sont pas tout le temps en quête de caresses.

Au fond, il existe sans doute une manière de slalomer entre le besoin d'amour et l'autarcie. D'abord, le cheminement de nos existences est souvent dialectique : on a besoin de l'amour de ses parents, puis on le rejette, afin de devenir soi-même, avant de se réconcilier avec eux. On reste rarement avec son premier amour, mais l'expérience de la rupture nous prépare à une rencontre décisive... qui s'avérera peut-être elle aussi provisoire. Chacun, aujourd'hui, construit son propre itinéraire, où l'amour d'autrui est tantôt exaltant, tantôt étouffant. Chacun, par ailleurs, jongle avec les formes d'amour et érige un édifice complexe dans lequel s'emboîtent les sentiments des parents, des frères et sœurs, des proches, des amis, des amours, des enfants... Les besoins d'être aimé circulent, se complètent, s'estompent à mesure qu'un autre se lève. Mais on peut se demander si cette chorégraphie subtile, cette ronde de tous les êtres qui vous aiment ou vous ont aimé, pourrait s'animer si, au lieu de se demander avec anxiété si l'on est aimé par autrui, on n'aimait pas soi-même.

Michel ELTCHANINOFF, « Un lien qui libère ? »,  
in *Philosophie magazine*, numéro 121, juillet/août 2018.

\* \*  
\*

# LA DISSERTATION : CONSEILS MÉTHODOLOGIQUES

## LA DISSERTATION SUR PROGRAMME : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Il s'agit de mener une réflexion d'ordre philosophique composée et nourrie par la lecture et l'analyse des trois textes au programme (deux en ATS), que le plan du devoir doit permettre de confronter.

## LES ETAPES DU TRAVAIL

### Au brouillon (n'utiliser que le recto !) :

- Lecture attentive et analyse du sujet ; formulation d'une problématique.
- Élaboration du plan.
- Rédaction de l'introduction et de la conclusion.

### Au propre :

- Rédaction de l'ensemble du devoir.
- Relecture (de préférence à l'issue de chaque partie).

N. B. : prévoir de consacrer à la rédaction au moins la moitié du temps imparti à l'épreuve de dissertation.

## L'ANALYSE DU SUJET

- Le sujet se présente très souvent sous la forme d'une citation qu'il s'agit de confronter aux œuvres du programme.
- Repérer d'abord la démarche qu'appelle la formulation du sujet (illustrer une thèse, discuter une idée, etc.).
- Repérer les termes-clés du sujet et interroger leurs significations, leurs connotations.
- Faire une brève analyse stylistique du sujet (y a-t-il des effets d'insistance, d'opposition, etc. ?).
- Utiliser ses connaissances sur le thème et les œuvres pour repérer quels questionnements appelle le sujet.
- Formuler une problématique.

## LE PLAN

Le plan choisi doit impérativement :

- S'accorder à la démarche intellectuelle que le sujet appelle.
- Permettre de traiter la problématique formulée en introduction, sans laisser de

côté un aspect important du sujet.

- Confronter constamment les auteurs, en mettant en évidence leurs ressemblances et leurs différences ; autrement dit, tous les auteurs doivent être présents dans chaque partie du devoir ; proscrire impérativement le plan de type I Shakespeare II Platon III Stendhal.
- Permettre à la réflexion d'avancer : chaque partie doit apporter quelque chose de nouveau et non redire ce qui a déjà été dit.
- Être constitué de parties qui contiennent chacune plusieurs paragraphes, lesquels développent différents arguments au service de l'idée directrice de la partie.

Il n'y a bien sûr pas de plan type ; toutefois, généralement, quand il s'agit de discuter une thèse, le plan « dialectique » aura tendance à s'imposer : exposé de la thèse qui semble le mieux à même de répondre à la question ; critique de cette thèse et formulation d'un antithèse ; dernière partie qui dépasse l'antinomie.

## **L'INTRODUCTION ET LA CONCLUSION**

**L'introduction doit :**

- > Amener le sujet.
- > Formuler le sujet, l'analyser brièvement puis formuler la problématique.
- > Annoncer le plan choisi pour traiter le sujet.

Ces trois étapes correspondent à trois paragraphes bien distincts.

**La conclusion doit :**

- Proposer un bilan : synthèse des acquis de la réflexion et réponse claire (même si elle est nuancée...) à la question formulée en introduction.
- Éventuellement élargir la réflexion à d'autres questionnements.

## **LA REDACTION**

- Une partie s'ouvre par la formulation de son idée directrice et s'achève par une courte transition amenant ce qui suit.
- Il est conseillé de rédiger chaque paragraphe sur le modèle suivant : formulation de l'argument développé par le paragraphe puis illustration de cet argument par une ou plusieurs analyses de texte.
- Varier les modalités des illustrations : citation commentée, brève analyse...
- Rédiger au présent.
- Soigner la présentation matérielle du devoir : sauter une ligne entre l'introduction et le développement, entre les différentes parties et entre le développement et la conclusion ; faites apparaître clairement les paragraphes.

## L'AMOUR : QUELQUES SUJETS DE DISSERTATION

**Sujet 1 :** Selon les paroles d'un air célèbre qui se fait entendre dans l'opéra de Georges BIZET *Carmen* (1875),

« L'amour est enfant de bohème  
Il n'a jamais jamais connu de lois ».

Votre lecture des œuvres au programme vous conduit-elle à adhérer à cette pensée ?

**Sujet 2 :** À la lumière des œuvres du programme, vous apprécierez et discuterez cette réflexion de Marcel CONCHE (*Analyse de l'amour*, 1996): « [...] l'amour exclut [...] que l'on veuille ce que l'être aimé ne voudrait pas. L'amour implique nécessairement l'ajustement de ma volonté à la volonté d'autrui. »

**Sujet 3 :** « S'il est profond, fort et vrai, l'amour invente son langage, à la mesure de sa singularité créatrice, il se fait artiste exploite les séductions infinies du langage et des formes [...] ». Eric BLONDEL (*L'Amour*, GF « corpus », 2018).

Vous commenterez cette réflexion à la lumière des œuvres au programme.

**Sujet 4 :** « [...] l'expérience de l'amour devient, dans une époque qui a déconstruit toutes les valeurs traditionnelles, le fondement d'une nouvelle forme de transcendance, d'une nouvelle manière de penser le sens que nous donnons à la vie ».

Comment votre lecture des œuvres du programme éclaire-t-elle ces propos de Luc FERRY contenus dans un ouvrage récemment paru (*L'Encyclopédie philosophique*, article « Amour ») ?

**Sujet 5 :** « S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur, et que nous ignorons nous-mêmes ». LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 1664.

Vous commenterez et discuterez si nécessaire cette affirmation, en vous appuyant sur les œuvres au programme.

**Sujet 6 :** « L'amour vise Autrui, il le vise dans sa faiblesse. La faiblesse ne figure pas ici le degré inférieur d'un attribut quelconque, la déficience relative d'une détermination commune à moi et à l'Autre. Antérieure à la manifestation des attributs, elle qualifie l'altérité même. Aimer, c'est craindre pour autrui, porter secours à sa faiblesse. » Emmanuel LEVINAS, *Totalité et infini*, 1965.

Vous vous demanderez, à la lumière des œuvres au programme, dans quelle mesure et jusqu'à quel point ce point de vue est pertinent.



# QUELQUES CONSEILS POUR SOIGNER LA REDACTION

\*\*\*

## ORTHOGRAPHE

**Attention à l'orthographe de certains mots d'usage courant :**

- Développer, développement
- Eglise (avec une majuscule lorsqu'il s'agit de l'institution et non du bâtiment)
- Existence
- Héros (invariable)
- Intérêt, intéressant
- Langage
- Malgré
- Davantage
- Notamment
- Obnubilé
- Obsession
- Parmi
- Péché (au sens de « faute »)
- Philosophie
- Terme (« mot »)
- Voire (adverbe)

**Attention à l'orthographe des termes dont vous aurez particulièrement besoin cette année (rubrique à compléter au fil des corrigés de devoirs) :**

**Orthographiez correctement les noms des auteurs, des personnages, des titres des œuvres au programme (pensez à souligner ces derniers).**

**Veillez à conjuguer correctement les verbes, notamment au présent de l'indicatif (personnes du singulier) ; rappels de quelques règles :**

- Les verbes en -ER prennent -E, -ES, -E (Il essaie, j'envoie).
- La plupart des autres verbes prennent -S, -S, -T (Je conclus).
- Les verbes en -DRE prennent -DS, -DS, D : (je mords, il pourfend).
- Toutefois, les verbes en -INDRE (-EINDRE, -AINDRE), -OINDRE, -(S)SOUDRE prennent -S, -S, -T (je crains, tu joins, il résout).

## **STYLE**

**Proscrivez ces termes et formules familiers à l'écrit ou à l'oral d'un concours :**

- Au final
- Basique
- Déprimer
- Des fois (au sens de « quelquefois »)
- Des moments forts
- Dur (au sens de « difficile »)
- N'empêche que
- Plein de
- Quelque part (pour « dans une certaine mesure »)
- Raffoler de quelque chose
- Stressé

**Rédigez au présent, notamment quand vous analysez un texte.**

**Allégez la rédaction :**

- Privilégiez les phrases courtes.
- Supprimez les verbes introductifs inutiles (« l'auteur est enthousiaste » plutôt que « on peut noter que l'auteur est enthousiaste »).

\* \*  
\*

**QUELQUES SUJETS  
DE CONCOURS  
(SESSION 2018)**

**CONCOURS ATS  
-SESSION 2018-**

**ÉPREUVE DE FRANÇAIS**

**CODE ÉPREUVE : 958**

**DICTIONNAIRE ET APPAREILS ELECTRONIQUES  
INTERDITS**

**DURÉE DE L'ÉPREUVE : 3H**

## Epreuve d'expression filière ATS.

### Texte :

La pérennité du roman d'aventures est garante de ses lois. Une structure vieille comme la littérature et jeune comme notre espoir supporte la décoration nouvelle que chaque pays, chaque société, chaque génération lui impose. Un genre littéraire, donc ; un sous-genre du roman, que, dans sa conclusion désabusée du *Petit Manuel du parfait aventurier*, Pierre Mac Orlan dévalue en ces termes : « Conseillés aux enfants, parce que sans femmes, ces romans sont le fort des peuples anglo-saxons, marins ou commerçants. Mais l'aventure n'existe pas (...), elle est dans l'esprit de celui qui la poursuit ». À moins qu'au contraire le roman d'aventures n'engendre, ne soutienne, ne fasse être toutes les espèces de roman. Car ce que nous avons rencontré chez Verne ou Conrad, d'autres l'ont (comme Bakhtine) cherché chez Héliodore<sup>1</sup> ou (comme Marthe Robert) Cervantès et Defoe : il n'est pas nécessaire de lire tous les romans pour lire le roman ; la multiplicité produit le plaisir plus que la connaissance.

Cette présence universelle du roman d'aventures a sa raison dans la philosophie de l'aventure. « En quoi l'aventure est-elle donc caractéristique de notre modernité ? Les évasions de l'aventure nous servent à pathétiser, à dramatiser, à passionner une existence trop bien réglée pour les fatalités économiques et sociales<sup>2</sup> ». L'aventure introduit dans la lecture, donc dans la vie, la part du rêve, parce que le possible s'y distingue mal de l'impossible ; elle exalte l'instant aux dépens de l'ennuyeuse continuité de la durée ; elle joue la vie ou la mort tout de suite, pour échapper à la mort qui nous attend au loin. Et cependant le philosophe rejoint, sans le savoir, une des plus belles chansons de Jacques Brel, *L'Aventure commence à l'aurore*, lorsqu'il fait l'éloge de l'homme qui « s'émerveille de trouver l'aventure dans la vie la plus quotidienne ; il la trouve en ouvrant ses persiennes le matin, et il rend grâce à Dieu d'avoir permis qu'il vive jusqu'à cette nouvelle aurore. » Si tout devient aventure, plus rien ne l'est. Il revient au genre littéraire que nous avons étudié de préserver la distance, l'exception, l'héroïsme, selon certaines règles, communes à Verne et à Conrad, à Dumas et à Stevenson. La complexité, la

---

<sup>1</sup> Écrivain grec du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., auteur des *Éthiopiennes*, considéré comme l'ancêtre des romans d'aventures.

<sup>2</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, 1963.

conscience, la pluralité des significations, la discrète musique de la prose séparent les artistes des auteurs pour bibliothèques de gare et d'aéroport.

Ce que le genre a de meilleur c'est, avec le charme de la lecture tendue (mais qu'il partage avec l'infra, la paralittérature<sup>3</sup>), la découverte du monde, des drames naturels et, du côté des personnages, l'imitation des passions élémentaires, plus élémentaires peut-être ou plus permanentes que l'amour : le courage ou la peur, la volonté de puissance, l'instinct de mort. Tous ces livres frivoles portent, pirates et duels, îles et mousquetaires, lanternes sourdes et drapeaux noirs, la marque de notre destinée.

Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, pages 205-207, P.U.F., 1982.

### **I. Résumé :**

Vous résumerez le texte de Jean-Yves Tadié en 120 mots (+ ou – 10%). Vous indiquerez dans votre résumé une double barre tous les 20 mots ainsi que le décompte total du nombre de mots en fin d'exercice.

### **II. Dissertation :**

« L'aventure introduit dans la lecture, donc dans la vie, la part du rêve, parce que le possible s'y distingue mal de l'impossible ; elle exalte l'instant aux dépens de l'ennuyeuse continuité de la durée ; elle joue la vie ou la mort tout de suite, pour échapper à la mort qui nous attend au loin. »

Dans quelle mesure cette affirmation permet-elle d'éclairer ou de renouveler votre lecture des œuvres du programme ?

---

<sup>3</sup> Paralittérature : littérature en marge de la littérature établie, qui comporte par exemple des œuvres considérées comme populaires (science-fiction, roman policier, roman-feuilleton, etc.).

**CONCOURS COMMUNS  
POLYTECHNIQUES****ÉPREUVE COMMUNE - FILIÈRES MP - PC - PSI - TSI - TPC**

---

**FRANÇAIS - PHILOSOPHIE****Lundi 30 avril : 8 h - 12 h**

---

*N.B. : le candidat attachera la plus grande importance à la clarté, à la précision et à la concision de la rédaction. Si un candidat est amené à repérer ce qui peut lui sembler être une erreur d'énoncé, il le signalera sur sa copie et devra poursuivre sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il a été amené à prendre.*

---

<p><b>L'usage de tout document et de toute machine est interdit. Il sera tenu compte de la présentation générale et de la correction de la langue (le candidat pourra perdre jusqu'à 2 points sur 20).</b></p>
--

**BARÈME**

Résumé de texte : 10 points sur 30  
Dissertation : 20 points sur 30

Qu'y a-t-il donc au-delà et au-dessus des montagnes, sinon l'homme ? Faire de l'alpinisme, c'est l'une des mille et une manières d'être et de se connaître. Aller en montagne ne devrait pas avoir d'autre signification que celle d'une recherche, jamais d'une fuite, car à un certain moment il faut savoir rentrer en soi-même, dans son individualité et ses sentiments, le seul espace possible avant le vide. La montagne devrait donc préparer à aller plus loin. L'alpiniste devrait savoir capter les choses et s'en enrichir. Il a les moyens de le faire, ayant connu de vastes espaces et la responsabilité de ses propres actes. L'alpinisme est beaucoup plus qu'une technique, beaucoup plus qu'un record et qu'une collection de sommets. Il ne suffit pas de savoir donner l'assaut à une montagne, la curiosité et la réflexion sont bien plus importantes pour anticiper, pour comprendre et pour sentir. Faire travailler seulement ses muscles et le chronomètre, en montagne, c'est peut-être un jeu amusant, comme le soutiennent certains. Mais cela a bien peu à voir avec l'aventure créative. En outre s'il n'y a en nous que l'athlète, nous éprouverons tôt ou tard la tristesse du déclin, privés que nous serons de ressources que nous n'aurons jamais développées. D'où d'inévitables crises existentielles.

Beaucoup de grimpeurs d'aujourd'hui ne voient pas les choses ainsi. Il y en a parmi eux qui grimpent sur de brefs parcours athlétiques mais hyper-protégés, avec l'ambition de réaliser les entreprises aventureuses et créatives ; et qui s'estiment libérés des « tabous de la tradition ».

Il est surprenant de constater qu'à notre époque, où le culte de l'aventure est tel qu'on en arrive à vouloir l'acheter préconfectionnée, on la considère aussi, paradoxalement, comme un tabou à abattre. En revanche, on élève à une nouvelle dignité une série de gestes stériles qui n'ont rien à voir avec l'aventure.

Mais si l'on veut vraiment que l'alpinisme reste une aventure, il conviendrait de renoncer à ces moyens techniques et à cette organisation ramifiée à l'infini qui spolie l'homme et sa détermination spontanée. L'aventure ne peut plus être présente quand chez l'homme déclinent l'inventivité, l'imagination, la responsabilité ; quand on démolit, ou du moins quand on banalise des facteurs naturels comme l'inconnu et la surprise ; quand sont altérées, voire détruites, des conditions telles que l'incertitude, la précarité, le courage, l'exaltation, la solitude, l'isolement, le sens de la recherche et de la découverte, la sensation de l'impossible, le goût de l'improvisation, l'envie de se mettre à l'épreuve avec ses seuls moyens personnels. Toutes choses qui sont aujourd'hui réprimées, ou carrément effacées dans le quotidien. L'aventure est un engagement de l'être tout entier et sait aller chercher dans les profondeurs ce qui est resté de meilleur et d'humain en nous. Quand le paquet de cartes n'a pas été truqué pour gagner à tous les coups existent encore le jeu, la surprise, l'imagination, l'enthousiasme de la réussite et le doute de l'échec. L'aventure.

Aujourd'hui, en montagne, techniquement tout est possible, on l'a démontré. Un peu partout dans le monde, il existe encore beaucoup de parois et de pics inviolés, que tôt ou tard quelqu'un escaladera forcément en tirant parti de toutes les sophistications aujourd'hui en usage. A mon avis cependant on n'accomplira plus rien de nouveau ni d'intéressant, puisqu'au point où on en est arrivé on n'exécutera seulement quelque chose qui sur le plan de la technique comme sur celui de l'organisation a déjà été résolu. Alors je dis : au moins sur la montagne, laissons place à l'homme plus qu'à sa technique, et prenons nos distances avec tout ce qui réduit, mélange, appauvrit.

Aujourd'hui plus que jamais nous nous apercevons que nous sommes envahis de banalisations, de faux-semblants, de spéculations en tout genre, et de messages mensongers parfois dilués dans une érudition pointilleuse. Rappelons-nous que le fait d'être à la mode n'est jamais un garant de vérité, et que ce n'est pas le tapage qui fait la valeur. Si l'alpinisme est pour une bonne part imagination, l'aventure est tout ce qui enflamme cette imagination.



- 50 Ce qui compte, plus que les escalades éclatantes, c'est l'aventure humaine, le fait de savoir la  
créer indépendamment de l'issue. C'est seulement ainsi que l'homme, fils de ses propres  
expériences et de sa propre sensibilité, grandira. Et en même temps les magnifiques paysages  
dans lesquels il évolue se dilateront eux aussi, presque prodigieusement, donnant plus  
d'espace à son imagination et plus de matière à ses rêves.
- 55 L'impossible et l'inconnu sont des dimensions importantes de la montagne, nous ne  
devons pas les supprimer. Nous devons au contraire nous mesurer à elles, et le faire avec des  
moyens naturels, qui nous sont dictés aussi par nos limites physiques. Il faut vaincre  
l'impossible pour lui donner un sens, et non le supprimer. Ce sont la droiture d'esprit et la  
fermeté de cœur qui mènent loin, certainement pas la force athlétique seule ; de même
- 60 d'ailleurs qu'escalader montagne sur montagne ne signifie pas toujours s'améliorer, et moins  
encore faire preuve d'héroïsme. L'héroïsme, aujourd'hui, ce serait plutôt de rester soi-même,  
de ne pas renoncer à être un individu, et un individu honnête.

Walter BONATTI,  
*Montagnes d'une vie*, Arthaud, 1997,  
pages 375-378.

## RÉSUMÉ DE TEXTE

(10 points)

Vous résumerez le texte en 100 mots ( $\pm 10\%$ ).

Vous indiquerez impérativement le nombre total de mots utilisés et vous aurez soin d'en faciliter la vérification en mettant un trait vertical tous les vingt mots.

Des points de pénalité seront soustraits en cas de non-respect du nombre total de mots  $\pm 10\%$  utilisés.

### RAPPEL

On appelle *mot*, toute unité typographique signifiante séparée d'une autre par un espace ou un tiret.

Exemple : *c'est-à-dire* = 4 mots

*j'espère* = 2 mots

*après-midi* = 2 mots

Mais : *aujourd'hui* = 1 mot

*socio-économique* = 1 mot

puisque les deux unités typographiques n'ont pas de sens à elles seules

*a-t-il* = 2 mots

car "t" n'a pas une signification propre.

Attention : un pourcentage, une date, un sigle = 1 mot

## DISSERTATION

(20 points)

« L'aventure est un engagement de l'être tout entier et sait aller chercher dans les profondeurs ce qui est resté de meilleur et d'humain en nous. » (Lignes 33 et 34)

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres du programme vous permet-elle de souscrire à ce jugement de Walter BONATTI ?

FIN



CONCOURS CENTRALE-SUPÉLEC

# Rédaction

MP, PC, PSI

2018

4 heures

Calculatrices interdites

*L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.*

## Remarques importantes

1. Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et en second lieu, la dissertation.
2. Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
3. L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

## I Résumé de texte

*Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.*

La vie est bien trop sérieuse pour être dramatique. Elle n'est ni un problème ni un drame, elle est une aventure.

Que cherchons-nous à suggérer par ce terme peu courant dans le langage philosophique ?

Tout d'abord que la vie humaine n'est pas un système de pures idées qui s'organiseraient dans quelque ciel logique. Elle est quelque chose qui *dure*. Une aventure est une succession d'événements, elle est quelque chose qui *nous arrive*.

Mais le temps, à son tour, ne serait rien si chaque instant n'était à la fois négation de l'existence antérieure et promotion d'une nouveauté véritable. Chaque moment détruit en nous quelque chose, mais nous apporte aussi quelque surprise. L'avenir est lourd de possibilités indéfinies. Nous ne savons ni ce qu'il détruira — tout est précaire — ni ce qu'il apportera — tout est possible. Au gré de notre tempérament ou au fil de notre humeur, nous sentons « la vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » se figer dans la torpeur ou l'immobilité du passé ou s'épanouir en joyeux lendemains. Notre vie, quand elle se détend, se dégrade en regret. Quand elle s'exalte, elle est une attente qui projette au-devant de nous le schéma vague de nos prévisions, mais avec le sentiment constant que ces prévisions seront toujours dans quelque mesure dépassées par l'événement. Le terme d'aventure nous paraît suggérer assez exactement l'intervention de cet élément essentiel de *surprise*. L'alternance irrégulière des prévisions remplies et des prévisions déçues est un facteur de cette surprise. L'apparition continue de faits nouveaux en émuellerait vite le caractère surprenant. Une vie d'aventures connaît toujours de longues périodes monotones qui accuseront davantage l'aspect imprévu, voire déconcertant, des périodes de mouvement.

Mais la vie n'est pas un jeu d'images simplement projetées devant nos yeux. C'est nous qui vivons, c'est notre vie qui se déroule. Nous sommes impliqués dans

le jeu. Une aventure, c'est ce dont on fait personnellement l'épreuve : on *court* une aventure.

Imprévue et personnelle, la vie est un *risque*, continu et total. Nous ne savons jamais tout à fait quelle sera la portée de nos actes. Ceux que nous accomplissons avec précaution sont peut-être sans importance. Ceux que nous faisons à la légère peuvent être lourds de conséquences, comme l'est ce petit mouvement qui fera naître un accident. Nous ne savons pas tout et notre attention, étroitement bornée, ne nous permet même pas d'utiliser le peu que nous savons. Aussi agissons-nous toujours un peu à l'aveuglette. Tout ce qui, dans l'univers, nous échappe — hasard, destin ou providence — fera peut-être de nos tâtonnements la cause décisive par laquelle notre aventure s'épanouira en triomphe ou s'effondrera en catastrophe.

Cette succession d'événements relativement imprévus n'est pourtant rien que nous subissons d'une manière absolument passive. L'homme que nous sommes est en interaction constante avec ce qui l'entoure : il est poussé, mais il pousse à son tour. Participer à une aventure, c'est à la fois subir son destin et le faire. La vie est une attente, mais une attente active. Bien plus : elle est une lutte, un effort en vue d'une conquête. Elle veut arriver quelque part. Toute aventure a un but : pour être parfois imprécis, il n'en existe pas moins. Il peut aussi changer en cours de route, mais il ne cède que devant l'apparition d'un nouveau but. Marcher à l'aventure n'est pas tout à fait aller au hasard. C'est prendre l'attitude du chasseur qui sait bien qu'il veut le gibier, mais qui ne sait pas d'où le gibier lèvera ni quelle est la pièce qu'il aura à tirer. C'est donc seulement rester relativement disponible, ouvert, prêt à accueillir les possibilités qui pourraient surgir, tendu pour ne laisser échapper aucune occasion.

Ce but, déterminé avec plus ou moins de précision, est toujours ardemment poursuivi. L'homme vivant presse le jeu et court au dénouement, même si

la réflexion lui apprend que tout son plaisir naît de la poursuite. Ralentir intentionnellement la course pour faire « durer le plaisir » est moins goûter la vie que douter de sa richesse. C'est toujours là signe de fatigue. On se brûle dans l'aventure, mais vivre c'est attiser la flamme. Au sens large comme au sens strict, la vie est une combustion.

Temporalité, précarité, nouveauté, surprise, engagement personnel, risque, action, poursuite : tels sont les caractères les plus apparents que nous révèle une étude purement descriptive de la vie humaine. Ce sont eux que nous résumons en disant de la vie qu'elle est une aventure.

Mais ce terme reste encore bien général. Il me faut serrer le concret de plus près pour atteindre ce qui caractérise « mon » aventure, celle dans laquelle s'exprime ma véritable condition d'homme. [...]

L'aventure d'une ruche ou d'une fourmilière manifeste une cohésion supérieure à celle de n'importe quel groupe d'hommes. Sa perfection relative ne l'empêche pas d'être inhumaine. En cherchera-t-on la raison dans l'inconscience probable des individus qui y participent ? C'est insuffisant, car les conduites qui s'accompagnent des sentiments les plus violents ne sont pas l'apanage exclusif de l'homme. Ce loup poursuit sa proie comme le financier court après l'argent. Chacun d'eux chasse à sa manière. Ce chien m'émue par son dévouement. Cet autre, qui mendie une caresse, parodie jusqu'au ridicule la quête anxieuse d'un amant... Je songe au mot de Lachelier : « La vie, Monsieur, c'est bon pour les bêtes... » Il n'y avait là rien de méprisant pour l'animal ; c'était seulement souligner que l'homme devait avoir d'autres exigences. La

vie humaine ne doit pas seulement « être là ». Elle doit avoir quelque valeur. La vie ne devient humaine que lorsque à ces émois biologiques vient s'ajouter « autre chose ».

Je me sens encore incapable de dire avec précision en quoi consiste cet « autre chose », mais je sais bien que, si je le laisse échapper, tout le reste demeurera sans importance. C'est donc plus la nostalgie du moi que sa possession que j'exprime en disant que je suis un esprit. Pour être humaine, mon aventure doit être *spirituelle*. Les choses n'y seront qu'un prétexte. Elles fourniront les matériaux et le cadre. Mais il s'agit de quelque chose de plus profond, de plus grave que ces déroulements de péripéties en quoi semblent consister certains romans. [...]

Et j'ai vraiment le droit de dire de mon aventure qu'elle est spirituelle, alors qu'elle ne fait que tendre à la spiritualité, parce qu'il n'y est point question de *faire* quoi que ce soit. Il n'y a rien à changer, à modifier ou à construire. C'est sans qu'il y ait rien à mouvoir que tout se transforme. Dans mon entreprise de libération, le monde ne change ni de substance ni de structure. Il change seulement de *valeur*, il prend un *sens* nouveau. Si je marche vers ma liberté, je ne puis y aller que librement. Je suis donc déjà libre sans le savoir. Il me suffit de le reconnaître, non par une expérience, qui serait encore la rencontre d'un événement dans le monde, mais par une compréhension. L'aventure humaine est la série des péripéties à travers lesquelles se dévoile à moi progressivement le *sens* de la liberté. Et, dans l'ombre qui m'enveloppe toujours encore quelque peu, c'est comme une option que la chose se présente : « Quel sens vais-je *donner* à la liberté ? »

Gaston Berger, *L'Homme moderne et son éducation*, Paris, P.U.F., 1962, pp. 190–195.

## II Dissertation

*La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.*

« L'aventure humaine est la série des péripéties à travers lesquelles se dévoile à moi progressivement le *sens* de la liberté. »

En faisant jouer cette formule dans les œuvres du programme, vous direz dans quelle mesure une telle confrontation donne sens à ce propos et éclaire ou renouvelle votre lecture des trois textes.

---

• • • FIN • • •

---

**CONCOURS ARTS ET MÉTIERS ParisTech - ESTP - POLYTECH****Épreuve de Français-Philosophie MP - PC - PSI**

Durée 3 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

---

**Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.**

« L'aventure me projette dans le monde, mais aussi, et surtout, elle projette le monde en moi ; elle relève moins de l'entreprise que de la surprise, qui implique une déprise. »

Yves-Charles GRANJEAT, in *Aventure(s)*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008

*Vous discuterez cette affirmation à la lumière des œuvres au programme et de vos connaissances liées au thème.*

**Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.**



## Epreuve de Français A

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

---

**Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.**

« Tout plaisir vit de l'esprit. Et toute aventure de la proximité de la mort, autour de laquelle elle trace ses cercles »

Vous analyserez et commenterez cette citation de l'écrivain allemand Ernst Jünger (Approches, drogues et ivresses 1970) à la lumière des trois œuvres au programme illustrant le thème L'aventure.

**Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.**





## Epreuve de Français B

Durée 4 h

**Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.**

---

**Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.**

**Tournez la page S.V.P.**

**Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.**

Comme l'a jadis enseigné Épictète, tout ne dépend pas de soi. Ainsi, un voyage en mer bien préparé - « choisir le pilote, les matelots, le jour, l'occasion propice » - ne garantit pas contre la tempête qui survient et l'éventualité que le vaisseau coule malgré les qualités du pilote. Mais comme cela ne dépend pas de soi et que l'éternité n'appartient à personne, il faut accueillir toute heure sereinement, même celle du naufrage et de la mort. Ainsi, tout ce qui arrive, dût-il prendre à rebours l'humble désir de jouir de la vie quelque temps encore, ne soulève aucune protestation de la part du sage. Il ne doit pas en effet considérer l'événement extérieur qui le contrarie comme un obstacle, s'émouvoir et lutter vainement contre lui, mais consentir à sa nécessité et adopter un comportement conséquent. D'ailleurs, même quand il part au loin, ce n'est pas avec l'espoir de découvrir l'insolite ou l'incertain, de conduire une expédition vers des terres non défrichées ou de confier à sa vitalité le soin de le faire avancer vers l'inouï. En toute chose, fût-elle aventureuse aux yeux du monde, il accomplit sa tâche, mais, qu'il soit ici ou ailleurs, que la tranquillité prévale ou que des dangers menacent, il cherche exclusivement la sérénité. Or cette quête emprunte le chemin d'une exploration intérieure au terme de laquelle l'homme trouve une paix insensible à la violence des passions humaines et à la force impitoyable des éléments naturels, une paix qui passe par la tenue au respect de tout ce qui, en soi, se rebelle contre la nécessité. Grâce au bon usage des représentations qu'il se fait de ce qui advient - tout est nécessaire - il cesse de se révolter et de souffrir, il découvre alors que, s'il ne dépend pas de lui d'influer sur les événements, il dépend de lui, et de lui seul, d'être libre, dans toute situation. Il sait alors qu'il a atteint un havre imprenable, « un promontoire contre lequel se brisent continuellement les flots ; il reste immobile et autour de lui s'apaise le gonflement des vagues ». Comme il refuse que l'extériorité ait quelque pouvoir sur lui, il en détourne l'attention et cette souveraine indifférence rend bientôt insignifiants tout geste et toute parole destinés à l'éprouver et à le blesser, c'est-à-dire à lui faire sentir sa dépendance envers un autre que lui-même.

Le sage, stoïcien ou pas, connaît la vanité des périples qui, sous prétexte d'aventures, conduisent l'homme au bout du monde avec l'espoir de se tenir enfin en proximité d'une altérité surprenante, d'une altérité qui annoncerait le bonheur. Il constate que rares sont ceux qui, au terme de l'aventure, rencontrent ce bien. La plupart du temps en effet, ils repartent inchangés, troublés par les mêmes peurs et animés des mêmes passions. Comme si, sans une exploration des tourments intérieurs et sans un effort pour frayer, en soi, la voie au bien, toute aventure ressemblait à une vaine distraction, sans risque et sans enjeu véritables si l'homme doit revenir au port, immuable dans ses faiblesses et ses emportements, sans avoir su lever l'ancre qui le rattache encore, malgré ses protestations véhémentes, à l'archaïsme d'un passé toujours là.

Sans répondre nécessairement à l'appel de la sagesse, le désir d'une aventure intérieure ratifie souvent ce constat. Parfois cependant il relève de la nécessité, ainsi quand le corps s'immobilise et,



vaincu, interdit toute autre vie que celle de la pensée et des émotions intérieures. « Que se passait-il ? La vie, était-ce possible? Sans un joli cheval, sans mes bottes. La vie, sans les fêtes qu'y organisent les hommes ... ? Pas possible ... La musique sans la danse, la beauté des femmes sans leurs belles complaisances dorées. L'amour sans les images de l'amour », se souvient Joë Bousquet en évoquant son réveil à l'hôpital après la blessure de guerre qui le laissa à jamais paralysé. Arraché brutalement à l'image qu'il se faisait de lui-même, il découvrit alors ce que cette image l'empêchait de percevoir et il sentit qu'entre la mort et lui une vie plus pure, indistincte de l'amour, venait d'apparaître. « Je ne savais pas que c'était la vie même, la vraie, la vie avec un visage à elle ... la vie qui m'avait fait mon cœur ». Malgré cette condamnation à l'immobilité, il éprouva « qu'il pouvait agir et se mouvoir plus librement que le voyageur et l'errant ; que la seule activité à laquelle il dût se consacrer exprimait et contenait toutes les autres car c'était le langage, aventure majeure, l'expérience poétique par excellence». L'homme au corps paralysé, incapable de franchir le seuil de sa porte, sait en effet que son élan vers des horizons inconnus et lointains a été frappé de plein fouet, le laissant pour la suite de ses jours rivé à un lit. Mais il découvre aussi qu'une autre aventure l'attend, une aventure en effet, puisqu'elle renaît, chaque matin de nouveau, de son désir de vivre tout ce qui le touche de façon exemplaire, surtout cette proximité de la mort inscrite à même son corps. L'aventurier, dit-on, court des risques et défie les obstacles afin de se mesurer à la mort, mais ce poète sait que les plus hauts risques et les obstacles les plus terribles habitent l'intériorité quand la mort guette, à chaque instant, quand il ne sert à rien de lui résister. Sa tâche consiste alors à consentir à l'événement, en maintenant la vie, en lui et autour de lui, à chaque instant, par la parole. Il donne voix à ce qu'il ressent et à ce qu'il perçoit, aux émotions, aux impressions éphémères comme aux sentiments plus durables, aux choses et aux éléments, à l'eau, à la lumière et au vent. Il laisse en effet souvent parler le vent, ce souffle qui porte et fait aller, parfois contre son gré, vers des lendemains imprévisibles, décevants ou inespérés. Or ce vent ne vient pas le visiter, dans sa chambre, pour l'entretenir du grand large, de l'espace et du dehors désormais inaccessibles, mais pour se confondre avec son verbe, comme si c'était là son ultime destinée. Comme si l'aventure majeure résidait en cette découverte que toute chose puisse servir à « révéler l'extraordinaire beauté dissimulée dans le langage».

L'aventure exige de l'homme qu'il défie l'adversité et qu'il avance, sans assurance, vers un lointain où peu se risquent avec lui. Toute aventure a un goût solitaire mais, lorsqu'elle est celle de l'esprit, des émotions et du verbe, qu'elle s'exprime par un langage philosophique, littéraire ou mystique, elle se heurte au rejet violent de ceux qui marchent sur des chemins bien balisés et qui défendent la familiarité des rivages livrés aux émotions sans surprise, aux certitudes qui font autorité et aux pensées qui assurent d'une carrière respectable parmi les siens. Celui qui, imprudemment au regard du monde, ressent, pense et vit autrement, subit la violence s'il tente de le

dire, car les hommes préfèrent souvent ce qui, leur ressemblant, les rassure, même si certains pressentent chez l'aventurier solitaire un secret dont ils voudraient s'approcher. Les amis de Joë Bousquet, par exemple, cherchaient peut-être près de lui à percevoir quel secret donne à un homme la force de penser et d'écrire, d'aimer et de vivre, malgré les assauts de la souffrance et les menaces de la mort. Car, aventurier ou pas, chacun a besoin de cette force pour traverser les jours sombres de la vie. Certains, sans toujours le savoir d'ailleurs, tentent de découvrir ce secret aux limites extrêmes du monde, d'autres, par nécessité ou par choix, vont à sa rencontre en eux-mêmes. Les uns et les autres abandonnent les voies frayées par la coutume, ils tracent leur chemin en avançant, à la rencontre d'une altérité qui dépasse toutes les anticipations.

S'il ne convient pas d'opposer simplement extériorité et intériorité, le départ pour des terres non défrichées à la quête philosophique, littéraire ou mystique, parler d'aventure intérieure ne constitue pas alors une pure métaphore. L'autre terre, la terre inespérée, ne commence pas forcément au-delà de celle que l'on quitte, et l'impatience à partir loin, en croyant manquer ses chances à rester, et en consentant déjà à des lendemains précaires, en les désirant même, ne constitue pas le corollaire obligé de toute aventure. Mais que signifie alors l'idée d'aventure intérieure? A quel désir, reconnu ou pas, répond-elle? Le nom d'aventurier convient-il à un philosophe, à un poète ou à un mystique?

Catherine Chalier, « Le Risque de la vérité », in *L'Aventure, la passion des détours*,  
Autrement n°160, janvier 1996.

#### Questions

1- Résumez ce texte en 180 mots, plus ou moins 10%.

(8 points)

#### 2- Dissertation

« [...], sans une exploration des tourments intérieurs et sans un effort pour frayer, en soi, la voie au bien, toute aventure [ressemble] à une vaine distraction, sans risque et sans enjeu véritables. »

Ce point de vue est-il illustré dans les textes au programme ?

(12 points)

# TABLE DES MATIÈRES

\*\*\*

AVANT-PROPOS.....	1
LES ÉPREUVES ÉCRITES DE FRANÇAIS-PHILOSOPHIE AUX CONCOURS.....	2
L'AMOUR : BIBLIOGRAPHIE.....	3
L'AMOUR: TEXTES HORS PROGRAMME.....	5
Pétrarque, <i>Canzoniere</i> ,.....	6
Descartes, <i>Les Passions de l'âme</i> .....	7
La Rochefoucauld, <i>Maximes</i> .....	8
Racine, <i>Phèdre</i> .....	9
La Fontaine, <i>Fables</i> .....	10
Racine, <i>Cantiques spirituels</i> .....	12
Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> .....	13
Flaubert, <i>L'Education sentimentale</i> .....	14
Yourcenar, <i>Nouvelles orientales</i> .....	15
Aragon, <i>La Diane française</i> .....	17
Aragon, <i>Aurélien</i> .....	18
Aragon, <i>Le Roman inachevé</i> .....	19
Cohen, <i>Belle du Seigneur</i> .....	20
Cohen, <i>Carnets 1978</i> .....	21
Green, <i>Frère François</i> .....	22
LE RESUME : CONSEILS METHODOLOGIQUES.....	23
TEXTES POUR S'ENTRAÎNER AU RESUMÉ.....	25
LA DISSERTATION : CONSEILS METHODOLOGIQUES.....	30
QUELQUES SUJETS DE DISSERTATION.....	32

QUELQUES CONSEILS POUR SOIGNER LA REDACTION .....	33
QUELQUES SUJETS DE CONCOURS.....	35
Concours ATS.....	36
CCP.....	39
Centrale-Supélec.....	43
e3A.....	45
Banque PT, Epreuve A.....	46
Banque PT, Epreuve B.....	47
TABLE DES MATIÈRES.....	51

\* \*

\*